

Marthe la familiarité de la vieille bonne. Maintenant le temps où vous pouviez être dédaigneuse est passé.

— N'ajoutez pas à son chagrin, dit Edouard : tout est si triste et si nouveau pour elle !

— Eh mon Dieu ! je le sais bien, fit Adèle en s'esuyant les yeux : je suis fâchée de ce que j'ai dit.

— Voulez-vous nous rendre le service de nous accompagner jusqu'à Auch ? ce serait plus convenable, n'est-ce pas ? dit Edouard.

— Oui, oui, vraiment, répondit-elle en agitant la tête : vous êtes trop jeunes tous les deux pour voyager seuls. Mes préparatifs seront bientôt faits. Je m'occuperai aussi des vôtres, Mlle Marthe. Et elle quitta la chambre, en jetant un regard de pitié sur la jeune fille, dont les larmes coulaient en abondance sur son visage décoloré.

Edouard écrivit aussitôt à sa mère : il la suppliait, au nom de ce qu'elle avait de plus cher, de mettre tout en œuvre pour que sa réception pût satisfaire sa malheureuse cousine : il lui fit des recommandations minutieuses.

— Pourvu qu'elle se conforme seulement à quelques-unes ! pensait-il en soupirant ; mais Marthe est pauvre maintenant, et aux yeux de ma mère c'est toujours un grand crime : riche, elle eût été si fière de la recevoir !

Enfin les trois voyageurs se mirent en route. Edouard se multiplia pour rendre le voyage moins pénible ; il se trouvait largement payé de ses peines, lorsqu'un faible sourire de Marthe l'en remerciait.

Ils arrivèrent le soir à Auch et descendirent sur la place d'Armes. Avant que les bagages eussent été reconnus, il faisait tout à fait nuit. Edouard installa Adèle et Marthe dans un hôtel : avant de le conduire chez sa mère, il voulait voir par lui-même si ses instructions avaient été suivies.

Adèle avait fait la remarque qu'il était assez étrange que Mme Mécla ne fût pas là pour les recevoir. Edouard cherchait à l'excuser, mais cette conduite lui donnait à penser.

La boutique était fermée depuis longtemps lorsqu'il arriva dans la ruelle ; une faible lueur brillait à travers les volets mal joints d'une fenêtre du premier étage. La soirée était fraîche.

Edouard monta à tâtons le petit escalier obscur et ouvrit la porte. Sa mère tricotait auprès du feu à demi-éteint ; une chandelle de résine, accrochée dans l'intérieur de la cheminée, éclairait à peine la chambre ; une soupière de faïence brune, enfouie dans les cendres, laissait échapper une forte odeur de garbure (1) : il n'y avait pas d'autres préparatifs faits pour l'arrivée des voyageurs.

— Vous ne nous attendiez donc pas ? dit Edouard après avoir embrassé sa mère.

— Si vraiment, répondit-elle d'un ton bourru : le souper est prêt depuis longtemps. Et où est donc la belle dame que tu me fais le plaisir de m'amener, et pour laquelle il faut mettre la maison sous dessus dessous ?

Edouard avait pâli de colère.

— C'est mal à vous, mère, dit-il, d'accueillir ainsi la nièce de mon père ; je vous croyais meilleur cœur. Et où cette pauvre fille trouvera-t-elle de l'affection si ses

propres parents la repoussent ? sa place n'est-elle pas ici ?

— Je ne la repousse pas ; elle peut venir si bon lui semble ; mais quant à me faire sa servante, merci ! Si elle veut vivre comme nous, de notre vie, très-bien ! si elle ne lui va pas, qu'elle aille ailleurs.

— Et elle y ira certainement, reprit Edouard, qui n'était plus maître de son émotion. Je l'ai laissée à l'hôtel, et j'ai bien fait ; elle y restera jusqu'à ce que j'aie trouvé une pension convenable où on la traitera bien. Je ne l'ai pas engagée à venir ici pour lui faire une vie impossible. Est-ce juste d'exiger qu'elle perde en un instant toutes les habitudes qu'elle n'avait pas demandé à prendre ? Si vous l'aviez gardée auprès de vous, comme c'était votre devoir, quand elle était toute petite, vous l'auriez élevée à votre guise. Pourquoi lui faire un crime d'une chose que vous avez voulue ? J'avais espéré que votre cœur vous dicterait une autre conduite ; je me suis trompé : n'en parlons plus. Tout simplement, je dirai à Marthe que vous ne pouvez pas la recevoir et je tâcherai de découvrir un endroit où elle soit bien. Jusque-là, elle restera à l'hôtel avec sa bonne.

Les yeux de la veuve étincelèrent.

— Et avec quel argent feras-tu tout ça ? demanda-t-elle.

— Je travaillerai, répondit-il d'un air sombre ; et si cela ne suffit pas, j'ai du bien de mon père ; je l'hypothéquerais.

Mme Mécla sentit le sang se figer dans ses veines ; elle lut dans les regards de son fils une résolution irrévocable : aussi elle se radoucit pour conjurer le malheur dont il la menaçait.

— Allons ! pas tant de phrases ! dit-elle. Je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Nous prendrons ta cousine ici, et nous tâcherons qu'elle n'y soit pas trop mal. Là ! es-tu content ?

Edouard ne demandait pas mieux que de croire sa mère revenue à de meilleurs sentiments.

— Quelle chambre lui avez-vous préparée ? demanda-t-il.

— Mais la soupenote qui est au-dessus de la boutique, répondit-elle en hésitant un peu. Fallait-il pas lui donner la mienne ?

— Non pas la vôtre, mais la mienne. A présent ne vous en occupez plus, je m'en charge. Et il passa la plus grande partie de la nuit à travailler à l'arrangement de la petite pièce que devait habiter Marthe : les plus jolis meubles de la maison y furent portés ; il y plaça tous les livres qu'il avait reçus en prix, et parvint à force de peines à rendre cette chambre présentable.

La rue en était belle : on apercevait le Gers avec ses rives bordées de saules et de peupliers ; la campagne se voyait dans le lointain. Personne n'aida le jeune homme dans ce travail : il n'avait pas voulu réveiller la vieille servante, qui se couchait à huit heures pour se lever au point du jour. Le lendemain, Edouard fut debout en même temps qu'elle.

— Toinette, lui dit-il, ma cousine vient demeurer avec nous. Tu seras bien bonne avec elle, n'est-ce pas ? La pauvre enfant sera peut-être fort exigeante au commencement ; n'y fait pas attention : on l'a bien gâtée ; elle avait beaucoup de domestiques à ses ordres. Épargne-lui tous les ennuis que tu pourras : je t'en serai si reconnaissant ! je te promets que je ne t'oublierai pas à la saint Antoine.

(1) Soupe frite avec des choux verts hachés et du lard. C'est la nourriture ordinaire des Gerçois peu aisés.